

**Ballard, Michel (réd.) (2005 & 2006). *La traduction, contact de langues et de cultures (1) & (2)*. Traductologie. Arras: Artois Presses Université. 193p./ 176p.**

Paru dans la collection “Traductologie”, l’ouvrage que voici aborde la traduction selon une problématique large: celle des contraintes et des enjeux de contact entre diverses langues et cultures. Les huit textes réunis par Michel Ballard dans le premier volume reprennent les interventions d’une journée d’études organisée en 2001 par le Centre de Recherches en Traductologie de l’Université d’Artois (CERTA). Ayant pour thème central le contact entre les langues, le présent ouvrage vise à explorer les diverses facettes d’une traductologie ‘réaliste’ qui consiste à prendre en considération la réalité de la traduction, et qui favorise donc des études sur corpus (Ballard 2005: 7); toutefois, la traductologie ne se limitant pas aux textes, l’incidence du contexte socioculturel entre également en jeu. La majeure partie des articles du deuxième volume sont le résultat d’une nouvelle journée de recherches du CERTA tenue en 2002, à l’occasion de laquelle le centre s’est re-proposé d’envisager les impacts linguistiques et culturels de la traduction sur la culture réceptrice. Ensemble, les deux volumes couvrent presque quatre cents pages.

Le premier volume s’ouvre sur une étude qui met en évidence les aspects de contamination que la traduction peut entraîner: Catherine Bocquet (13-44) y examine les faux-amis du couple allemand-français. Dans un premier temps, elle cherche à définir ce concept en se servant d’une définition restrictive, uniquement sémantique, pour souligner ensuite les apports positifs de l’activité terminologique à la recherche sur les faux-amis; elle donne en annexe cinq acceptions sans pour autant préciser de laquelle elle se sert. L’étude se clôt sur quelques constats tirés de la pratique personnelle de l’auteur: son hypothèse majeure est que le traducteur, opérant selon une sorte d’hypercorrectisme, éviterait la possibilité de traduire un mot-source par son homophone (32). Signalons que le lecteur trouvera, également en annexe, une bibliographie commentée d’ouvrages consacrés aux faux-amis qui peut se révéler un outil précieux pour les chercheurs et traducteurs.

Corinne Wecksteen (91-124), quant à elle, répertorie les stratégies de traduction des référents culturels dans *Maybe the Moon*, un roman de l’écrivain américain Armistead Maupin. Dans une brève introduction, l’auteur rappelle les célèbres réflexions de Schleiermacher (*Ueber die verschiedenen Methoden des Uebersetzens*, 1813) et souligne qu’il incombe au traducteur de bien décoder le texte-source afin de trouver un équilibre entre les langues-cultures différentes. Pour dégager les stratégies mises en œuvre dans la traduction des référents culturels dans *Maybe the Moon*, Wecksteen distingue trois domaines: les référents culturels apparents, c’est-à-dire ceux qui sont immédiatement repérables à la lecture comme ils ressortent typographiquement du texte, les référents culturels présents sous forme d’allusion et les connotations véhiculées par certains éléments culturels, plus particulièrement les toponymes et les noms de marque. Chaque type est minu-

tieusement examiné selon le degré de connaissance partagé par les lectorats d'origine et d'arrivée, et ce par le biais d'une multitude, voire d'une surabondance quasi gênante, d'exemples.

L'article de Michel Ballard (125-151), qui se lit avec beaucoup d'intérêt, explore les stratégies de traduction des "designateurs de référents culturels" ou DRC. Vu que l'auteur se livre d'emblée à une incursion du côté de la lecture de ces DRC, il eût été selon nous préférable d'insérer cette contribution avant celle de Wecksteen, moins fondée d'un point de vue théorique. Ensuite, Ballard établit, exemples à l'appui, une grille d'analyse où apparaissent une vingtaine d'actes de traduction possibles, comme l'hyperonymisation ou l'incrémentalisation.

L'article d'Ahmed El Kaladi (153-168) met en évidence l'acculturation, concept qu'il préfère à celui de postcolonialisme et qu'il comprend globalement comme "un processus dynamique qui a trait aux phénomènes résultant de la rencontre voulue ou forcée entre des groupes de cultures différentes" (155). L'auteur décrit le phénomène des cultures en contact en prêtant une attention particulière à la notion même d'acculturation avant de se pencher sur les principales caractéristiques de la littérature d'acculturation; son propos n'est pas de décrire l'histoire de cette jeune littérature, mais au contraire d'en dégager quelques particularités en vue d'une meilleure compréhension du travail de traduction. D'après El Kaladi, cette « littérature de combat » se fixe deux objectifs: déconstruire les traditions littéraires occidentales et construire une nouvelle écriture capable de traduire leur identité biculturelle, entre autres par l'interaction des genres, l'intertextualité explicite ou implicite, la polyphonie et l'emploi d'un langage recherché (157). Un examen de la traduction française de *Midnight's children* de Salman Rushdie termine cette étude, qui nous semble fournir des concepts intéressants pour les chercheurs et les traducteurs œuvrant dans le domaine des littératures d'acculturation.

On ne saurait relever tous les articles qui font la richesse et l'intérêt de ce premier volume, tel celui d'Esther Heboyan de Vries qui prend pour objet d'étude (45-59) les stratégies de trois traductrices (dont elle-même) d'une nouvelle de Nedim Gürsel vers le français, l'allemand et l'anglais; celui de Thomas Buckley (61-74) consacré à la hiérarchie des langues et des cultures, dans lequel il expose le décalage entre l'hégémonie américaine et l'image de la langue-culture correspondant à cette entité; ou celui de Cristina Adrada Rafael (p.75-89) qui apporte une contribution intéressante à la connotation onomastique, étant donné que le nom propre est un élément porteur de sens et d'information pouvant poser problème au traducteur; sans oublier celui de Siyan Jin (169-193) qui se propose d'éclairer les points de contact entre les cultures française et chinoise établis par des textes littéraires et religieux.

Dans la première contribution du second volume (13-31), Li Xiaohong démontre la fonctionnalité de la traduction des prénoms en chinois, catégorie réputée intraduisible. D'après l'auteur, le prénom à signification visible proche de celle du nom commun peut faire l'objet d'une traduction

classique, tandis que le prénom à signifiante non visible requiert une transcription plus recherchée (p.26).

L'article de Catherine Delesse (33-45) met en évidence la traduction en anglais des langues imaginaires créées par Hergé, comme l'arumbaya et le syldave. Elle dépeint les modes de formation et de fonctionnement de ces langues imaginaires dont le but semble être, plus que la cohérence scientifique, l'augmentation de la vraisemblance du récit et l'amusement du lecteur. Les créations sont fondées sur des langues ou patois qu'Hergé pouvait entendre dans son entourage: le français, le flamand, le néerlandais et surtout le patois bruxellois (33). Il est quelque peu regrettable que dans ses tentatives de décoder les phrases concoctées par Hergé, Delesse recoure parfois à des explications trop recherchées, voire erronées (ainsi, elle attribue un calque littéral du flamand à l'allemand, p.36: *wetche (dovanêt)* correspond à *weet ge (daarvan iets)* et n'est donc pas « proche de l'allemand *welche* » (néerl. *welke*); il ne s'agit donc nullement de l'ellipse du pronom personnel sujet). La façon dont l'arumbaya a été traduit en anglais, par exemple en ayant recours au cockney, est particulièrement suggestive. Le syldave, par contre, a été très peu traduit, à l'exception de quelques changements mineurs de graphie et de certains noms propres et jurons évoquant un jeu de mots en français.

Siobhan Brownlie (137-160) nous propose une étude intéressante sur l'exploit de deux traducteurs anglais devant la difficulté de traduire *La disparition*, roman lipogrammatique que Georges Perec a rédigé sans jamais utiliser la lettre 'e'. Brownlie pose que même des restrictions radicales ou des contraintes multiples stimulent la créativité et augmentent la production littéraire. Dans le roman oulipien en question, les contraintes sont particulièrement compliquées, car il s'agit pour les traducteurs non seulement de reproduire le texte-source, mais également de respecter le lipogramme. Brownlie démontre que les deux traducteurs ont laissé libre cours à leur créativité: tandis que le premier traducteur a essayé de reproduire les réseaux sémantiques du texte-source, soit en juxtaposant différents registres, soit en se servant de termes recherchés ou en modifiant l'orthographe des mots, le second s'est livré à des répétitions poétiques.

Outre ces trois contributions, le second volume propose une somme considérable d'informations et de réflexions. Plusieurs auteurs partent de leur expérience personnelle en tant que traducteurs, tel Michaël Mariaule (47-67), qui a traduit *Of Plymouth Plantation* de William Bradford. Jean-Paul Rosaye (69-82), de son côté, a participé à la traduction collective des *Œuvres complètes* de Darwin; dans un texte suivi, hélas avare d'exemples, il se concentre surtout sur le troisième chapitre de *The Descent of Man*. Camille Fort (83-95), ensuite, traite de sa propre retraduction en vers libres de la tragédie *Venice Preserved* de Thomas Otway. Force est pour elle de trouver un équilibre entre la nécessité de fidélité générique et le renouvellement du discours. Sylvine Muller (97-110), pour sa part, se penche sur la traduction du sociolecte dans *Lady Chatterley's Lover*. L'article en anglais de Linda Pillière (111-124) renchérit sur cette problématique: il porte sur les difficultés de traduire un style particulier. L'étude de Françoise Heitz (125-136)

aborde la question de l'autotraduction. L'intérêt de cet article réside dans son traitement de la diglossie et permet de comprendre les façons de dire spécifiques d'une langue particulière. Michel Ballard (161-176), finalement, décrit dans un aperçu diachronique le rôle variable de la traduction, tantôt comme terrain d'essai, agent autonome ou activité périphérique.

Tout compte fait, Ballard a rassemblé un vaste répertoire de problèmes de traduction solidement documentés, dans lequel sont explorées les diverses facettes des situations de contact et d'échange. L'intérêt des études réunies est que celles-ci offrent une grande diversité de sujets et d'approches: une présentation détaillée des contributions au début de chaque volume permet une lecture ciblée, malgré l'absence d'index. Quelquefois le style même rappelle qu'on a affaire à un recueil de communications. Les bibliographies insérées à la fin de chaque article manquent d'uniformité; Camille Fort (II) se sert même uniquement de notes de bas de page.

L'on pourrait regretter que Michel Ballard ait renoncé à une organisation thématique des deux volumes. La division des dix-huit contributions en deux volumes est d'ordre chronologique (le premier réunit les actes du colloque de 2001, le second ceux de 2002). Or, l'article de Li Xiaohong (II) sur la traduction des prénoms français en chinois rejoint de près celui de Cristina Adrada (I) sur la connotation onomastique. S'ajoute à cela que la succession des contributions à l'intérieur des deux volumes, bien que relativement logique et sans doute le résultat d'un travail d'organisation poussé, n'est pas explicitée dans la présentation. En général, le présent ouvrage propose un assemblage précieux de concepts et de suggestions méthodiques, utiles à ceux qui désirent s'initier aux situations de contact entre langues et cultures, mais également à des traducteurs et chercheurs plus chevronnés.

**Karen Vandemeulebroucke – Subfaculteit Letteren,  
K.U. Leuven Campus Kortrijk**

**Labeau, Emmanuelle & Pierre Larrivé (réds.) (2005)  
*Nouveaux développements de l'imparfait*. Cahiers Chronos, 14 .  
Amsterdam/New York: Rodopi. 204 p.**

Tous ceux qui s'intéressent au domaine de la référence temporelle connaissent sans aucun doute la collection *Cahiers Chronos*. Le quatorzième volume recueille une sélection de dix textes présentés au colloque international *Nouveaux développements de l'imparfait* qui s'est déroulé à Aston les 22 et 23 mars 2002.

L'imparfait "caméléon" (Delbart 157) est un des classiques de la linguistique française qui se singularise par la multiplicité de ses usages. C'est une forme qui se glisse aisément dans les contextes les plus divers – pas

toujours nettement définis (Labeau 4.2) – et rivalise avec d’autres temps sur leur propre terrain. Ainsi existe-t-il un imparfait hypothétique, narratif, forain, hypocoristique, préludique, de politesse etc. Les approches traditionnelles (temporelles, anaphoriques, inactuelles, aspectuelles etc.) n’arrivent pas toujours à rendre compte de ces contextes particuliers et se contentent trop souvent de les mettre dans le sac des contre-exemples.

Les différentes contributions abordent le problème de l’ubiquité de l’imparfait à partir de divers points de vue et s’engagent essentiellement dans la recherche d’une valeur noyau défendable dans tous les contextes: “[...] le multiple du discours n’est qu’une apparence [...], l’imparfait a une et une seule valeur, toujours la même, la sienne ...” (Bres 3) Les analyses vont globalement dans le même sens, mais présentent quand même des différences intéressantes.

Jacques Bres défend une définition purement aspectualo-temporelle même pour les emplois dits narratifs ou d’hypothèse. Temporellement l’imparfait situe un élément comme passé par rapport au *nunc* et aspectuellement il saisit un processus dans son cours, qui n’a pas encore atteint son terme.

Co Vet s’oppose à cette description aspectuelle habituelle et part de la nature anaphorique de l’imparfait (Kamp et Rohrer 1983). Ceci veut dire que l’imparfait établit une relation de simultanéité par rapport à un antécédent (S’) précédemment introduit dans le discours. Contrairement au système ternaire reichenbachien (1966), Vet adopte un système temporel binaire qui effectue une division au niveau de l’axe temporel à partir de deux points de perspective, le moment de la parole S et un point de perspective S’ qui est antérieur à S. Cependant, l’auteur souligne qu’il existe des emplois non-anaphoriques, tels que l’imparfait de reportage, les complétives dépendant d’un verbe de perception et les conditionnelles introduites par *si*.

Patrick Caudal et Carl Vettters appuient leur approche diachronique sur une généralisation de l’imparfait narratif en termes de transition et d’“ellipse aspectuelle”: l’imparfait n’est jamais intrinsèquement transitionnel, comme le passé simple, mais il peut le devenir par le contexte. Le fait qu’on attribue une nature imperfective à la forme ne veut pas dire que la phase résultante de la situation n’est pas atteinte, la particularité de l’imparfait est justement qu’il laisse ouverte cette possibilité et se contente de ne pas interdire l’apport narratif du contexte.

Emanuelle Labeau, par contre, argumente que l’effet narratif vient d’une contradiction entre la description de l’imparfait et les restrictions imposées en discours, c’est-à-dire entre le temps qui présente la situation sans ses limites et les éléments adverbiaux qui renforcent celles-ci.

Louis de Saussure et Bertrand Sthioul saisissent la sémantique de base dans une formule algorithmique, à savoir  $R \neq S \ \& \ R \subset E$ : l’allocutaire interprète la relation  $R \neq S$  comme une relation d’antériorité (le moment de référence R est antérieur au moment de l’énonciation S) et la relation  $R \subset E$  comme une relation d’englobement relativement à l’énoncé précédent. Cependant l’imparfait narratif, d’atténuation et hypocoristique amènent à introduire à la formule une variable sous-déterminée P qui est le point d’ap-

préhension. Ce qui signifie que l'allocutaire est amené à récupérer un sujet de conscience dont le point de vue sert de point d'appréhension du procès.

On retrouvera ce protagonisme du sujet de conscience dans la contribution de Laurence Rosier qui établit un parallélisme très original entre certains emplois de l'imparfait et le ventriloque qui simule une interaction, en parlant "pour un autre" (discours indirect libre), "comme un autre" (hypocoristique) et "à un autre" (forain). Dans les trois cas "le dédoublement du repère du *nunc* vers le *tunc* est doublé d'un déplacement du *moi* vers le *hors-moi*." (Rosier, 122) La conjonction du déplacement du repère et de l'aspect non-borné facilitent la "théâtralisation" de l'énonciation.

Monique Monville-Burston et Jack Burston développent également cette "distanciation" qui a pour effet général de pousser l'action désignée par le verbe en dehors du *moi-ici-maintenant* et de la transporter dans l'actualité d'un autre monde (le passé, le sujet parlant, l'ailleurs). Les auteurs définissent l'imparfait comme "toncal faiblement marqué" en insistant sur la multivalence de la forme. Pour le concept de "toncal", ils s'inspirent essentiellement de l'idée introduite par Damourette et Pinchon (1911-36): un temps toncal ne se repère pas par rapport au *nunc*, mais par rapport à un *tunc*. À cela s'ajoute que l'imparfait n'est pas marqué pour le trait [dimensionalisation] (= perfectivité), ce qui explique sa productivité dans toutes sortes de contextes.

Anne-Rosine Delbart et Martin Howard présentent une analyse d'orientation plutôt didactique, la première s'appuie sur le système de Wilmet qui postule que l'imparfait allie la variable *temps passé* à la variable *aspect sécant*; le second part de l'interlangue des apprenants avancés de FLE pour voir confirmée la distinction faite par les grammairiens entre les emplois centraux et périphériques. Il constate que l'apprenant avancé n'emploie pas l'imparfait de façon uniforme, il y a donc des contextes plus naturels que d'autres et ce sont donc ces derniers qui doivent être accentués en classe.

Cet aperçu limité -beaucoup trop limité pour rendre justice aux collaborateurs- juxtapose une série de positions monosémistes, toutes orientées vers le trait qui lie les formes en *-ait*. Dans "les conclusions du colloque" Bres (199) remarque à juste titre qu'une confrontation entre monosémistes et polysémistes aurait pu faire progresser les deux approches. D'autre part, cette uniformité permet – surtout au lecteur moins expérimenté – d'y voir plus clair et de mettre le doigt sur les traits distinctifs de l'imparfait. La notion de base que la plupart des auteurs lui attribuent c'est le tandem passé-imperfectivité. Les emplois moins prototypiques obligent cependant à nuancer et à compléter cette caractérisation et, à mon avis, c'est là où résident la nouveauté et la richesse de l'ouvrage. À l'idée de "multivalence", traditionnellement reconnue, s'ajoute l'importance toute particulière qu'accordent certains auteurs à la valeur de propos rapportés. La mise en rapport de l'imparfait avec le point de vue d'un personnage jette une lumière nouvelle sur ses effets discursifs. Vet (43) annonce prudemment dans sa conclusion que "l'information que donnent les phrases à l'imparfait ne reflète pas forcément le point de vue du locuteur, mais peut être celui d'un des protagonistes ou peut même se situer dans un monde irréel", mais hésite à donner ce trai-

tement à l'imparfait de reportage, aux complétives dépendant d'un verbe de perception, aux conditionnelles avec *si*. Saussure et Sthioul introduisent le "point d'appréhension", Rosier voit dans le dédoublement du *nunc* vers le *tunc* un déplacement du *moi* vers le *hors-moi* et Burston et Burston allèguent "la valeur distanciatrice"... Demeure ouverte la question de l'œuf et de la poule : le point de vue interne provient-il de la valeur aspectuelle de l'imparfait (Larrivée, Caudal, Saussure, 201) ou l'imperfectivité dérive-t-elle du point de vue particulier? Je me demande donc si la riche bibliographie cognitive -qui ne figure guère parmi les références du recueil- n'aurait pas pu apporter des idées de grande valeur aux analyses développées. L'ouvrage de Doiz-Bienzobas (1995), par exemple, sur l'*imperfecto* espagnol défend que le point de vue éloigné du *nunc* est à la base de son imperfectivité, idée reprise par De Mulder (2004).

**Anne Verhaert – Hoger Instituut voor Vertalers en Tolken,  
Hogeschool Antwerpen**

**Godijns, Rita & Michaël Hinderdael (eds) (2005).  
*Directionality in Interpreting. The Retour or the Native?* Gent:  
Communication and Cognition. 195 p.**

De publicatie van collega's Godijns en Hinderdael ligt voor op een interessant moment voor conferentietolken met Nederlands als A taal aangezien zich op de internationale markt een aantal verschuivingen voordoen. Steeds vaker wordt van tolken met moedertaal Nederlands eveneens verwacht dat ze naar een B-taal werken. Het is precies dit thema, tolken naar de B-taal (naast tolken naar de A-taal) dat in deze publicatie onder de loep genomen wordt.

De bundel geeft een goed inzicht in de verschillende ideeën en visies die vandaag omtrent het bi-directioneel tolken leven bij een aantal eminente onderzoekers. Het thema wordt eerst geplaatst en geschetst door de redacteurs in de inleiding die dezelfde titel draagt als de bundel. Daarna komen verschillende aspecten van het onderwerp aan bod of wordt het vanuit verschillende invalshoeken belicht. De spits wordt afgebeten door Daniel Gile met een theoretisch kader in "Directionality in conference interpreting: a cognitive view", gevolgd door Sylvia Kalinka die in "Quality in the interpreting process: what can be measured and how?", onderzoekt in welke mate en hoe kwaliteit in het tolkproces meetbaar is. Kwaliteitskwesties worden vervolgens in verband gebracht met didactiek in Presentación Padilla's "Cognitive implications of the English-Spanish direction for the quality and training of simultaneous interpreting". Olaf-Immanuel Seel bekijkt de problematiek ruimer en overschrijdt de zuiver linguïstische binaire tegenstelling tussen vertaling

in of uit de moedertaal in “Non-verbal means as culture-specific determinants that favour directionality into the foreign language in simultaneous interpreting”. In Anne Martin’s artikel “Interpreting from A to B: A Spanish case study” worden de prestaties van 10 professionele tolken onder de loep genomen, en haar studie wordt mooi aangevuld door Emilia Iglesias Fernández die bekijkt hoe het gangbare eenrichtingsverkeer in het Spaanse tolkonderwijs eventueel aangepast kan worden aan nieuwe tendenzen op de markt. Dit doet hij in “Bidirectionality in interpreter training in Spanish universities: an empirical study.” De details van het tolkproces, d.w.z. de invloed van de tolkrichting op de vlotheid van een tolksessie of met name de onderbrekingen en pauzes die zich voordoen, vormen het onderwerp van “Directionality and fluency: an experimental study of pausing in consecutive interpretation into English and Italian”, waarin Peter Mead de prestaties vergelijkt van 45 proefpersonen aan wie gevraagd werd te tolken in de A en de B-taal. Het experiment werd uitgevoerd met 15 beginnende studenten, 15 gevorderde studenten en 15 professionele tolken. De bijzondere uitdagingen die tolken naar de B-taal inhoudt voor het onderwijs en de vereisten waaraan dit onderwijs moet voldoen, zijn het onderwerp van Clare Donovan’s bijdrage “Teaching simultaneous interpretation into B: a challenge for responsible interpreter training”. Karla Déjean Le Féal, ten slotte, rondt af met de fundamentele vraag of het überhaupt wel kan: “Can and should interpretation into a second language be taught?”

Het spreekt vanzelf dat de bundel (nog) geen sluitende antwoorden op deze actuele vragen kan bieden. Dat is uiteraard niet de bedoeling. Vooral in het Westen, is men er in het verleden in het algemeen van uitgegaan dat enkel goed naar de A taal kan getolkt worden. Uit het onderzoek waarover hier gerapporteerd wordt, blijkt echter dat de kwaliteit van het tolken naar een B taal nagenoeg gelijk kan zijn aan de kwaliteit van het werk naar de A taal, of toch in bepaalde omstandigheden.

De B-taal is weliswaar niet de moedertaal van de conferentietolk, maar het is wel de vreemde taal die de tolk volledig geacht wordt te beheersen. Blijkbaar is het in grote mate de kwaliteit van de conferentietolk die bepaalt of hij/zij in staat is naar de B taal te tolken. Die kwaliteit wordt echter nog door verschillende factoren beïnvloed .

Er is een specifieke didactische aanpak noodzakelijk om kandidaat-tolken het tolken met B taal als doeltaal aan te leren. Zo is het bijvoorbeeld onontbeerlijk dat de kandidaat voldoende contact heeft en gehad heeft met de B-taal (o.a. dankzij verblijf in het land van die B-taal) en dat het onderwerp waarover gesproken wordt voldoende gekend is. Dit geldt trouwens ook voor het tolken in het algemeen, met andere woorden, ook naar de A-taal. Bijgevolg kan het gebeuren dat een tolk voor bepaalde onderwerpen liever naar de B-taal dan wel de A-taal werkt.

Welk talenkoppel of *language pair* getolkt moet worden is eveneens belangrijk. Onderzoek toont aan dat tolken naar de A-taal is niet per definitie makkelijker is dan tolken naar de B-taal . Bij het tolken naar de B-taal wordt nogal vaak verwezen naar afwijkende accenten die



de gebruiker zouden storen, maar men kan zich inderdaad afvragen of er terecht zoveel nadruk gelegd wordt op dit aspect. *Mooi* tolken is niet altijd het *beste* tolken. De luisteraar, de gebruiker van de tolkprestatie, is uiteindelijk de scheidsrechter.

Bij het opleiden van studenten tot tolken naar de B-taal zou over het algemeen dezelfde aanpak gelden als voor het tolken naar de A taal, zij het met hier en daar aanvullingen. Tolken naar de B taal moet in ieder geval aan dezelfde kwaliteitseisen voldoen als het tolken naar de A taal en voor veel lesgevers is het blijkbaar (nog) niet zo evident te aanvaarden dat tijdens de opleiding tot conferentietolk het tolken naar de B voor bepaalde kandidaten mogelijk is.

Men hoort wel vaker dat de bezwaren een typisch Europese reactie zijn. In Europa, met name bij de Europese instellingen, werd immers tot voor kort gewoonweg gesteld werd dat enkel goed naar de A-taal getolkt kan worden. Doch sinds de uitbreiding van de Europese unie en de toevoeging van zoveel extra werktalen is dit niet meer vol te houden en moet er dus vaker beroep gedaan worden op “retourtolken”.

De bijdragen in *Directionality in Interpreting. The Retour or the Native?* wegen de voors en de tegens van al deze kwesties tegen elkaar af, inclusief de didactische consequenties. In die zin kan deze publicatie eventueel als handleiding voor lesgevers fungeren en biedt ze in ieder geval een mooie aanzet tot verder onderzoekswerk.

**Mieke Vandenaabeele— Hoger Instituut voor Vertalers en Tolken, Hogeschool Antwerpen**

**Hollebrandse, Bart, van Hout, Angeliek, & Vet, Co (eds.) (2005). *Crosslinguistic views on tense, aspect and modality*. Cahiers Chronos 13. Amsterdam/New York: Rodopi. 259p.**

In his 2004 edition of *Meaning and the English Verb* the linguist Geoffrey Leech talks in his introduction to the book about how, in his opinion, the most troublesome yet fascinating problems of meaning [for the foreign language learner] are located in the area of the finite verb phrase, in particular, in the grammatical categories of tense, aspect, mood and modality. Although Leech’s statement is limited to English and to problems of meaning for the foreign language learner, it is my conviction that this statement can be applied to a wider range of languages and to all kinds of language learners. In *Crosslinguistic views on tense, aspect and modality* the editors Bart Hollebrandse, Angeliek van Hout and Co Vet do exactly this and gather a staggering 17 contributions dealing with new and ongoing research on tense, aspect and modality and this in a variety of languages (Brazilian Portuguese, Chinese, Dutch, English, French, German, Greek, Italian, Japan-

ese, Polish, Russian and Spanish). The 17 articles were selected from the range of papers presented at the Fifth Chronos Conference, which took place at the University of Groningen (Netherlands) in June 2002. Each of the articles has been contextualised by its alphabetical placement into one of the three sections under investigation in the book: tense (five articles), aspect (eight articles) and modality (four articles).

The first grammatical category under investigation is tense and the first tense-related article is Abraham ten Cate's paper dealing with the description of past events in German and the *Präteritumschwund*, i.e. the tendency to replace the simple past with the (present) perfect. Ten Cate shows that the *Präteritumschwund* affects not only the simple past and the present perfect but also the past perfect. Considering the hypothesis that the German temporal system may have lost its Reichenbachian reference point R, ten Cate is forced to reject this hypothesis and explains the temporal shifts by assuming a preference for analytic tense forms in the German tense system. The second article is Griet Beheydt's paper dealing with the absolute and relative present tenses with future time reference in English and Dutch. Using (translated) novels and various corpora, Beheydt is able to shed light on the use of both the absolute and the relative present tenses in both languages. The third contribution is Gretel de Cuyper's paper addressing the relation between temporal interpretation of noun phrases and verb phrases. The fourth article is a contribution by one of the editors himself. In his paper "Sequence of tense: new insights from crosslinguistic comparisons", Bart Hollebrandse investigates the use of tenses in main clauses and their complement clauses and this in a variety of languages. On the basis of several criteria Hollebrandse distinguishes four types of languages and, in so doing, he challenges the traditional dichotomy with respect to language typology and sequence of tense behaviour. The fifth and last tense-related contribution is Lieven Vandelanotte's paper on the use of tense in indirect speech or thought (IST). Once again a corpus is used, and based on findings from this corpus study Vandelanotte concludes that tense use in IST is different from tense use in 'non-reported' contexts. This finding leads to his introduction of a fundamental change (the introduction of a second *Sayer/Cognizant* time-line) in an already existing framework of tense set up by Renaat Declerck.

The second grammatical category highlighted in the book is that of aspect and with eight aspect-related contributions this category forms the largest section in the book. In the first contribution in this section, Fabrizio Arosio compares the Italian imperfective tense form *imperfetto* with the Italian present tense. In so doing, he explains the use of the tenses with certain types of predicates and adverbials. The second paper in this section deals with the apparent incompatibility of telicity and homogeneity in French. Maria Asnes provides, what seem to be, counterexamples against existing claims that telicity entails heterogeneity and atelicity homogeneity. Using data from French she sheds light on these so-called counterexamples but then concludes that the data do not meet the requirements set out for homogeneity. The article "Degree scales and aspect", written by Patrick Caud-

al, looks into the diversity of aspectual information carried by a plethora of linguistic expressions such as tense, particles, degree modifiers, etc. Based on the internal structures of these expressions, Caudal distinguishes three subclasses of expressions. The fourth paper in this section is a comparison of the French *imparfait* and the English past progressive. In his paper, Arie Molendijk points out essential differences between the two aspectual forms using example sentences wherever possible. The next contribution in this section is one that looks at both lexical and grammatical aspect in Greek. Athina Sioupi investigates Greek data and looks at how both lexical and grammatical aspect are represented in Greek. Sioupi's focus is on a specific class of verbs (verbs of creation and consumption with count term objects (e.g., *write a letter*, *eat an orange*) and she analyses this class drawing conclusions with respect to both forms of aspect. The largest article in this section dealing with aspect is Henk Verkuyl's contribution entitled "How (in-) sensitive is tense to aspectual information?", in which he links his work on lexical aspect to grammatical aspect and the grammatical category of tense. Using data from an array of languages, Verkuyl opposes Slavic languages and Germanic/Romance languages and asks two fundamental questions with respect to aspect: Is there a need to differentiate the two levels of aspect (lexical and grammatical) in all languages? and Is tense dependent on aspect? Verkuyl's overall conclusion is that different languages use different ways to express the two kinds of completion available in language and they do this using the same combinatorial principles. The paper "The aspectual readings of the progressive form in Brazilian Portuguese", by Teresa Cristina Wachowitz, investigates the progressive construction *estar* + present participle (*-ndo*) in Brazilian Portuguese and compares this construction with the English progressive. Wachowitz analyses the use of the this form in Brazilian Portuguese and points out some major differences with the English progressive. In addition, she uses a theoretical framework proposed by Verkuyl taking into account the semantics of the progressive form. The last article in this section is the article written by Zhonghua Xiao and Anthony McEnery, who look at situation aspect from a two-stage approach: first, situation aspect is assigned to the sentence based on the verb class. Following this, the original aspectual value of the sentence undergoes changes initiated by sentence arguments, by adjuncts and by viewpoint aspect, leading to a derived situation aspect.

The third and last section deals with modality. Compared with the previous section (on aspect), the third section is relatively small but nonetheless highly informative and up-to-date. The first article in this section is Aoife Ahern's paper "Mood choice and sentence interpretation in Spanish", which deals with the semantics of mood and indicative/subjunctive alternation in clauses embedded under double selection verbs. Ahern conceives of mood as having procedural content and carries out her analysis based on relevance-theoretic notions, which leads her to conclude that mood is an expression of the assertive status of propositions. The second contribution in this section is one from Renaat Declerck. In his article "The relation between temporal and modal uses of the indicative verb forms", Declerck

investigates modal uses of tense forms which are otherwise used to locate a situation in a past time-sphere temporal domain. One of his conclusions is that modal uses of indicative tenses make use of mechanisms which are also used in nonmodal uses of tense forms resulting in a need for further qualification of the distinction which many linguists see between the tense and modal systems in English. In addition, Declerck also sheds light on the expression of remoteness, which previous analyses adhere to in order to explain both temporal and modal uses of the past tense form. The third paper in this section is Andrea Rocci's paper dealing with the epistemic readings of the Italian modals *dovere* (must) and *potere* (can/may). After analysing his data Rocci concludes that the Italian modals never express epistemic modality propositionally. When they do express modality, it is expressed in two distinct ways, depending on the modal verb being used. The last contribution in this section is Tom Werner's article entitled "The temporal interpretation of some modal sentences in English (involving a future/epistemic alternation)". Werner analyses data to highlight the difference between present and future readings of modals. He proposes a theory in which the temporal interpretation of a modal is actually the result of interaction between general interpretive principles on the one hand and the modal base on the other.

As far as the quality of the book is concerned, a clear distinction must be made between contents and form. With regard to the contents, the brief summaries of the 17 contributions listed above should make it clear to anyone interested in these topics that the scope of the book is both broad and up-to-date, providing insights into grammatical categories which interest various specialists, ranging from theory-inspired linguists to practice-focused pedagogues. My personal field of interest is the field of Second Language Acquisition (SLA) and I know from experience that the grammatical categories discussed in the book pose problems for many second language learners and foreign language learners (not to mention the countless problems native speakers encounter in these domains). Many, though not all, of these problems arise from crosslinguistic influences and this is why the crosslinguistic approach in the book has proved highly informative for other fields in addition to the purely linguistic ones. On the whole, most contributions are of a high quality contentswise, and it is clear that this is not a book for beginners with little or no knowledge of grammatical categories. The articles are fairly specific in dealing with the subject matter under investigation and this may make them somewhat inaccessible for lay people. The broad scope is one of the book's strongest features because not only are the three fields of interest (tense, aspect and modality) dealt with from a multifaceted point of view, they are also dealt with in a fairly structured way.

The weakest feature of this publication is sadly the form. I am still unsure as to why there is such a discrepancy between the quality of the contents and the quality of the form but it is extremely annoying to read highly interesting and noteworthy articles containing ungrammatical constructions and stylistic errors ranging from subject-verb agreement errors (analysis

lead (vi), temporal relations ... is (p. 34)) to spelling inconsistencies (cross-linguistic (title) vs cross-linguistic (ii)), from inconsistent use of British English and American English (fulfils (p. 1) vs labeled (p. 66), categorise (p. 2) vs center (p. 62)) to simply incorrect English constructions (Lieven Vandelanotte (male): she/her (ii), typical for (p. 10), 54,7% (p. 20)). What also struck me as unconventional was the omission of references in several articles: Kamp (1981) (p. 34), Heim (1982) (p. 34), Kusumoto (1999) (p. 55), Kondrashova (1999) (p. 55), Boogaart (1999) (p. 56), Genarri (1999) (p. 56), Bonomi (1998, 2002) (p. 77), Cooper (1983) (p. 81), etc. The list of examples above is by no means exhaustive and although this formal drawback does affect the overall quality of the book, one is luckily still able to enjoy the contents of the 17 contributions. *Crosslinguistic views on tense, aspect and modality* is an impressive collection of relevant papers worthy of a conference but what it undoubtedly needs is a revision as far as form and editing are concerned.

**Jimmy Ureel – Hoger Instituut voor Vertalers en Tolken  
Hogeschool Antwerpen**

**Peeters, Jean (éd.) (2005). *La traduction : De la théorie à la pratique et retour*. Collection “Rivages Linguistiques”. Rennes: Presses Universitaires. 168 p.**

*La traduction : De la théorie à la pratique et retour* regroupe une sélection de quatorze communications (en français) parmi les quarante prononcées lors du colloque “La traduction : De la théorie à la pratique et de la pratique à la théorie”, qui s’est tenu à l’Université de Bretagne Sud à Lorient du 3 au 5 juillet 2003. Comme son nom l’indique, le colloque portait sur les relations entre théorie et pratique dans le champ de la traduction et a tenté de répondre à une double question : la pratique de la traduction peut-elle se dispenser d’une théorisation et fonctionner sans conceptualisation d’une part, et le discours sur la traduction éclaire-t-il et modifie-t-il la pratique de la traduction d’autre part.

Dans son introduction, Jean Peeters commence par situer ces quatorze essais dans le champ de la traductologie. Il explique que la traductologie a longtemps été dominée par l’opposition entre “l’approche linguistique” et “l’approche socioculturelle”. Il remarque toutefois que la discipline s’est ouverte à d’autres voies sans pour autant sombrer dans l’éclectisme. On a ainsi assisté à une prise de conscience de discours et de pratiques multiples qui témoignent de la vitalité des études traductologiques et qu’il dit retrouver dans ces essais. Jean Peeters souligne que le recueil aborde des questions de fond, mais qu’il offre également des éclairages divers, d’autant que les langues et les cultures abordées sont variées. Sa lec-

ture devrait dès lors permettre à chacun de se faire une idée des orientations actuelles de la traductologie. L'auteur termine son introduction par une brève présentation des différentes communications en expliquant en quoi également elles se complètent. Le reste de l'ouvrage est consacré aux quatorze communications qui sont proposées dans le même ordre que ci-après.

Dans son article "Linguistique et théorie(s) de la traduction: Réflexion(s) scientifique(s) au profit du traducteur", Léona Van Vaerenbergh commence par rappeler les liens entre linguistique et traductologie en soulignant leurs apports mutuels et elle poursuit en mettant l'accent sur les liens entre pratique et théorie d'une part et chercheur, formateur, traducteur d'autre part. Elle explique, en prenant l'exemple des méthodes de Gerzymisch-Arbogast et Mudersbach, que le traducteur peut véritablement tirer profit des théories de la traduction dans sa pratique quotidienne.

"D'une pratique à une autre: la médiation de la théorie" de David Ar Rouz arrive à la même conclusion en analysant l'auto-traduction. L'auteur constate que la traductologie permet au traducteur de présenter son activité et justifier ses choix auprès de son client grâce au discours que la traductologie lui permet de construire sur la traduction.

Kerstin Jonasson souligne les liens entre théorie interprétative et linguistique cognitive dans son article intitulé "Théorie interprétative, linguistique cognitive et l'étude du processus de traduction", en rappelant que Marianne Lederer les oppose toujours. Selon elle, la théorie interprétative est proche de la sémantique des cadres et des scènes et elle propose plusieurs applications de cette théorie à l'analyse des TAP. Dans ce cas, la théorie permet d'expliquer et de comprendre le succès ou l'échec du processus de traduction.

Dans son article "Du pareil à l'autre: Réflexions sur un apport de la linguistique à la pratique de la traduction", Yvon Keromnes tente de démontrer que la linguistique peut constituer un apport à la pratique de la traduction dans l'étude de traductions en contexte, dans l'explication de choix de traduction et dans l'éclairage de ce qui distingue un choix d'un autre.

Dans "La formule juratoire, provocation linguistique et traductologie", Françoise Hammer démontre l'intérêt de l'analyse textuelle et de la linguistique contrastive pour la traduction en prenant l'exemple de la formule juratoire. Paola Montera tente de quantifier la fidélité en utilisant l'outil statistique dans "Quantifier la notion de fidélité: analyse contrastive de groupes nominaux dans quatre traductions de *The Waves* de Virginia Woolf" et apporte ainsi, comme le souligne Jean Peeters, un nouvel éclairage sur la pratique traduisante.

"De l'expérience pratique à la réflexion théorique : un cheminement des plus sûrs" de Gina Abou Fadel aborde les principaux axes de sa thèse soutenue à l'ETIB quelques mois avant la publication de l'ouvrage et base sa réflexion traductologique sur sa pratique quotidienne au contact des étudiants en traduction. Elle tente de montrer que "sens et forme s'associent dans les textes dans une relation étroite d'osmose" et que "la forme permet, mieux que n'importe quel élément extérieur au texte, d'aboutir au sens".

Pour ce faire, elle aborde brièvement une méthode d'analyse formelle baptisée exégèse formelle.

A l'aide d'exemples tirés de la littérature espagnole, Danièle Lévêque montre, dans son article "Pour une traduction littéraire respectueuse des 'actes délibérés' et des 'actes manqués' de l'auteur : deux partitions à interpréter", que le traducteur doit être 'à l'écoute' pour rendre le sens, c'est-à-dire ce que l'auteur a dit, ce qu'il a voulu dire, mais aussi ce qu'il n'a pas voulu dire ('actes manqués').

Dans son article "Un enjeu socioculturel : la traduction des métaphores du français au malgache", Salama Ramomenjanahary Ramana explique que la théorie n'aide pas dans tous les cas, mais qu'elle "balise et qu'elle constitue un outil précieux pour trouver des solutions". Elle illustre son propos en tentant de résoudre deux problèmes (la traduction des métaphores et celle des termes à connotation culturelle) à l'aide de deux théories (celle d'Eric Astington et celle de Louis Truffaut).

Le titre de l'article de Lalbila Yoda "La pertinence de la théorie du Skopos dans la traduction médicale : l'exemple du français vers le bissa (Burkina Faso)" en dit long sur le contenu. L'auteur conclut que si sa méthode d'analyse a permis de reconstruire les stratégies et procédés utilisés par le traducteur pour résoudre des problèmes de type linguistique et culturel, elle n'a pas permis de "trancher définitivement sur la question de la fonctionnalité du texte cible".

Dans "Scotomisation et traduction : étude socioanalytique de la littérature américaine lue à travers les jeunes et traduite en français", Jean-Marc Gouanvic note que "la scotomisation (ou décentrement) est intimement liée à la transformation que la traduction et l'adaptation font nécessairement subir au texte original et qui renégocie le texte selon un nouvel ordre, celui du champ littéraire cible."

Alexandra Fukari, avec "Les maisons d'édition -freins ou moteurs du processus de traduction ?", tente de montrer en quoi "la théorie du patronage peut expliquer la pratique de la sélection des textes en vue d'une traduction" en s'appuyant sur la littérature autrichienne traduite en France entre 1980 et 2000.

Mila Dragovic-Drouet estime, dans "L'apport de la notion de traduction éditoriale à une typologie de l'activité traduisante" que les approches théoriques de la traduction "devraient reposer sur une typologie de l'activité traduisante établie en conformité avec la pratique professionnelle de la traduction" et il prolonge ainsi, comme le souligne Jacques Peeters, la réflexion sur les relations entre traduction et édition. Enfin, dans "La traduction intersémiotique fait-elle partie de la traductologie?", Teresa Tomaszkiwicz répond par l'affirmative, car elle présente beaucoup de points communs avec la traduction interlinguale.

On pourrait se demander pourquoi le présent ouvrage ne fait aucune référence à un autre ouvrage consacré au même colloque, dirigé également par Jacques Peeters, et intitulé "On the Relationships between Translation Theory and Translation Practice", publié chez Peter Lang en 2005. Ce dernier a l'avantage de regrouper les articles par thème (Theoretical Reflec-

tions, Translation & Meaning, Translation & Orality, Literary Translation, Translation Competence & Translator Training), et de permettre sans doute une lecture plus ciblée. Il se compose de 21 autres articles rédigés dans plusieurs langues (dont le français), mais ne parle pas davantage de l'ouvrage français.

**Isabelle Robert – Hoger Instituut voor Vertalers en Tolken,  
Hogeschool Antwerpen**

**Vandeweghe, Willy (2005). *Duo teksten. Inleiding tot vertaling en vertaalstudie*. Gent: Academia Press. 214 p.**

“Dit boek is ontstaan als de uitgeschreven versie van aantekeningen voor een college ‘Inleiding tot de vertaalwetenschap’ voor tweedejaarsstudenten Vertaalkunde. Het is de neerslag van een didactische zoektocht, een ‘course in progress’, en in die zin ook onaf.” lezen we in het Woord vooraf. Aangezien een curriculum Vertaalkunde ook aanverwante vakken omvat als ‘Encyclopedie van het Vertalen’, ‘Computerondersteund Vertalen’, ... zal ik me zeker niet wagen aan een oordeel over wat in dit boek eventueel ontbreekt of overbodig is of te summier dan wel te uitgebreid behandeld wordt.

In een eerste hoofdstukje gaat het over de bron van het taalverschil en hoe dit verklaard en overwonnen kan worden. Het tweede hoofdstuk plaatst het begrip “Vertalen”: de etymologie van ‘vertalen’ en de dubbele betekenis van ‘vertaling’ als actie en product; het verschil tussen tolken en vertalen, de beroepsactiviteit van tolken (conferentietolken, verbindingstolken, sociale en gerechtstolken) en misvattingen over en metaforen i.v.m. vertalen.

Na deze aanloop krijgen we het derde hoofdstuk, “De kloof overbruggen”: over taalverschillen en de (on)mogelijkheid om te vertalen, over culturele referenties en realia (met o.a. de vertaalprocédés volgens Grit), over de valstrikken van interferentie en over de grenzen van de vertaalbaarheid. De grote stromingen en namen worden toegelicht met schema’s, voorbeelden en citaten uit en verwijzingen naar de vakliteratuur. Het vierde hoofdstukje gaat in op tekstsoorten en tekstfuncties.

In vijf lezen we over de oriëntatie bij het vertalen, bron- en doeltaalgericht, met een aantal ‘scholen’ en speciale aandacht voor de Duitse *sourcier* Schleiermacher en voor de ideeën- en normenstrijd terzake in de 17e-eeuwse Nederlandse vertaalgeschiedenis. Hoofdstuk zes beschrijft de audiovisuele vertaling: ondertitelen en dubbing.

Het begrip equivalentie wordt uitgewerkt in hoofdstuk 7: de lexicale opvatting en de beperkingen van een strikte definitie, gevolgd door een aantal voorbeelden die aantonen wat vertaalkundige equivalentie niet is; een flexibeler opvatting van equivalentie wordt gedocumenteerd met de opvat-



tingen van Nida, de Duitse Neuorientierung en de Parijse school. Na een samenvatting en poging tot definitie volgen voorbeelden die de relativiteit van equivalenties illustreren (een haiku, drie bijschriften: wegwerpcamera, lampen, mobiel bellen).

Wat we als procédés kennen bij Vinay & Darbelnet, en als transformaties bij Langeveld, komt aan bod in hoofdstuk acht onder de term “Verschuivingen”, de *shifts* van Catford. Deze kunnen taalgebonden/vertalergebonden, lexicaal/grammaticaal of formeel/substantieel zijn. Na deze microoperaties wordt ook aandacht besteed aan het macroniveau: vertaalstrategie en –oriëntatie. Het hoofdstuk wordt afgesloten met twee case studies: *Sonnet 18* van Shakespeare en *Visser van Ma Yuan* van Lucebert.

In hoofdstuk negen worden “Contexten van Vertalen” in beeld gebracht: geloofsverspreiding via bijbelvertalingen (Hiëronymus, Luther, de nieuwe vertaling 2004); cultuur- en kennisverspreiding met vertaling in het Arabisch in de 21<sup>e</sup> eeuw en vanaf de 7<sup>e</sup> eeuw en vertaling uit het Arabisch met de School van Toledo; de vertaler als cultureel bemiddelaar.

Een overzicht van “Theorieën en modellen over vertalen” vormt het tiende hoofdstuk: de prescriptieve vertaalbeschouwing met (tegenwoordig als onhanteerbaar beschouwde) begrippen als letterlijk/vrij en trouw/ontrouw. In het overzicht van de 20<sup>e</sup> eeuw vinden we linguïstische modellen (Catford, Nida, Jakobson, Chomsky...), communicatiemodellen, literaire modellen (polysysteemtheorie, Manipulation School) en filosofische opvattingen over interpretatie (hermeneutische benadering, deconstructie, pragmatische benadering). Tot slot een terreinafbakening tussen “Vertaalstudie, Vertaalwetenschap en Vertaalkunde”.

Hoofdstuk elf brengt “Het functionalistische model”: inhoud, voor- en nadelen van de skopostheorie; een praktische uitwerking a.d.h.v. Nord: actoren in de vertaalinteractie, een circulair vertaalmodel, documentaire en instrumentele vertaling.

Twaalf behandelt de “Vertaalcompetentie”: taal- en tekstcompetentie, cognitieve bagage, context en tekstlogica, communicatieve competentie; in dertien komt “Vertaling en ideologie” aan bod: postkolonialisme en vertaling, etnocentrische vertaling, vertaling en ethiek.

Actuele vormen van vertaalonderzoek worden kort belicht in hoofdstuk veertien: universalia i.v.m. ‘the third code’ en corpusvertaalstudie en in vijftien wordt een overzicht gegeven van “Vertalen en de computer”: automatisch vertalen; een historisch overzicht (Georgetown, Alpac, Systran en Taum-Météo); recente ontwikkelingen: direct systeem, transfersysteem, interlinguasysteem, human-aided machine translation, machine-aided human translation.

Daarna volgt een bibliografisch compendium met “Inleidingen en bronnen” (hoofdstuk 16): Nederlands- en anderstalige inleidingen, encyclopedieën, handboeken, lexica, bibliografische bronnen, readers voor vertaal- en tolkstudie; een interessante verzameling “Websites” is opgenomen in hoofdstuk zeventien: didactisch materiaal, vertaalwetenschap, vertaalonderzoek, opleiding, beroep, organisaties, taal- en vertaalsites, aanbieders van software en diensten... De bibliografie werd ondergebracht in hoofdstuk

18, beslaat tien pagina's en is bijgewerkt tot 2004. Als sluitstuk is er een register op eigennamen en termen.

De twee "ambities" die in het Woord vooraf geformuleerd worden, zijn met verve gehaald.

"Enerzijds wil dit boek een introductie vormen tot het discours van de vertaalbeschouwing, uit de wetenschappelijke zowel als de voorwetenschappelijke verhandelingen daarover. Anderzijds wil het de studenten materiaal aanreiken om ze te laten zien hoe leuk vertalen kan zijn, (...)."

Het vertaallandschap is uitgestrekt en glooit niet altijd even lieflijk; de auteur blijkt een ervaren en betrouwbare gids te zijn: hij brengt het inzichtelijk in kaart, zonder apodictische duiding of waardeoordelen, maar wel met alle verwijzingen en bronvermeldingen, zodat de geïnteresseerde lezer verder op zoektocht kan. Hij doet dit in een heldere taal en is bijzonder gul met voorbeelden, waardoor soms zware kost licht verteerbaar en boeiend wordt.

**Luk Verlonje – Hoger Instituut voor Vertalers en Tolken,  
Hogeschool Antwerpen**